

Elvina Benoist-Audiau

*La brume des
secrets*

*« Il n'est point de secrets que le temps ne révèle. »
Jean Racine*

*I have a secret.
A scar upon my heart.
A secret I have never shared,
And it's tearing me apart.*

M.H.

Copyright © Elvina Benoist-Audiau
All rights reserved

Ecosse – 1903 – Perthshire

Chapitre 1

Arrivée

La jeune femme arpentait le quai de gare, battu par les tourbillons d'une bise glaciale dans cette région d'Ecosse où le printemps tardait à venir. Elle resserra autour d'elle la veste de son tailleur de laine et abaissa son chapeau, mais elle ne pouvait s'empêcher de frissonner.

Elle était descendue du train voilà déjà trois quarts d'heure. Personne n'était encore venu la chercher, comme il avait été convenu ; l'attente se faisait longue.

Sa malle avait été déposée chez le chef de gare, elle ne portait qu'un sac de voyage qui commençait à peser à son bras. Ledit chef de la petite gare de Comrie sortit justement de son office et lui demanda avec l'accent écossais auquel elle n'était pas encore habituée. « C'est

bien au château de Kinloch qu'vous voulez aller, Miss ? »

— Oui monsieur, répondit la jeune femme.

— Et l'Iain l'est point v'nu vous chercher avec la voiture ? Sûr qu' l'aura oublié, j'crois bien.

— Dans ce cas, dites-moi comment je peux me rendre au château, je ne vais pas attendre ici toute la journée. Est-ce loin ?

— Och aye, bien trop loin pour vous y rendre à pied, répondit-il en jetant un œil sur les bottines légères de la jeune femme. J'vais voir si y'a pas quelqu'un qui pourrait vous y conduire.

Il sortit de la gare et revint environ quinze minutes après.

— Il y a Thomas qui va livrer à Abberley, y' veut bien vous emmener, y' vous déposera au pied de la colline, vous n'aurez plus qu'à suivre le chemin qui vous conduira au château.

— Je vous remercie, c'est vraiment très aimable de sa part et j'accepte volontiers.

Elle accompagna le chef de gare qui lui montra une carriole tirée par un cheval puissant. Le meunier allait livrer ses sacs de farine, il l'invita à monter à l'arrière et s'installer du mieux qu'elle pouvait.

Eliza, bercée par le pas lent du cheval, ferma les yeux et, peu à peu, les derniers mois qu'elle venait de passer défilèrent dans son esprit.

Dans sa mémoire, c'était le souvenir de son père qui lui revenait : le Professeur Heywood, était un érudit réputé à l'Université d'Oxford, malheureusement, ayant attrapé une méchante grippe qui avait dégénéré en pneumonie, son état avait empiré rapidement et il avait succombé.

Je me remémorais la scène, le jour des obsèques, un souvenir aussi douloureux qu'un coup de poignard. Le cimetière aux croix de granit sombre, noyées sous la pluie fine ; devant moi, tranchant sur le vert sombre de l'herbe, le rectangle de terre fraîchement creusé. Ce n'était pas uniquement mon père qu'on ensevelissait là, mais mon univers tout entier.

Je revoyais, sous les parapluies noirs, ses collaborateurs qui étaient venus lui rendre un dernier hommage, le pasteur qui récitait « Je suis la résurrection, qui croit en moi... », la précipitation brouillant sa voix, pressé de rentrer chez lui au chaud ; des éternuements retentissaient, tous avaient hâte de retourner dans leur demeure, de se réfugier auprès d'un bon feu... seul mon

père n'allait plus jamais revenir, il demeurerait là sous ce carré d'herbes détrempé par la pluie, pour toujours...

Mon père, ce chercheur, celui avec qui j'avais travaillé, que j'avais aidé dans sa tâche. Je n'avais besoin de personne d'autre, il me suffisait après la mort de ma mère, lorsque j'étais encore petite... Il m'avait appris tant de choses...

Je restais devant ce trou creusé dans l'herbe, l'eau dégoulinant sur le bord de mon chapeau, se mêlant aux larmes qui coulaient sur mes joues.

A la fin de la cérémonie des obsèques, lorsque j'étais rentrée accompagnée des collaborateurs et des assistants de l'Université, un bon feu brûlait dans la cheminée du salon et du bureau ; la table de travail de mon père, son fauteuil de cuir crevassé et les murs tapissés de ses livres, la pièce semblait sans vie maintenant et les larmes de nouveau me montaient aux yeux à l'idée qu'il ne reviendrait plus jamais s'asseoir en disant : « *Eliza, je viens de découvrir quelque chose d'incroyable* »... Et moi, je l'aurais écouté me raconter quelle découverte il venait de faire.

La gouvernante vint nous servir du vin chaud, j'en pris un verre et le vidai d'un trait pour effacer ce froid glacial au fond de moi. La chaleur se répandit doucement jusque dans mes pieds gelés et les vapeurs d'alcool chassèrent ma mélancolie. Je fus alors capable d'accueillir les paroles de réconfort que chacun voulait m'adresser sans

de nouveau fondre en larmes. J'avais conscience de me tenir raide, tendue, les deux mains serrées l'une contre l'autre, essayant de me cuirasser contre le chagrin.

Lorsque le dernier des collègues de mon père fut parti, je me tournais vers le notaire. Il avait les manières sèches d'un homme de loi mais je savais que je pouvais compter sur lui. Son maigre visage demeurait impassible, figé par des années passées à lire des testaments d'une voix monocorde.

Ce fut moi, qui pressée d'en finir, attaquaï :

— Alors maître, vous avez étudié les affaires de mon père, où en sommes-nous ?

— C'est assez critique, répondit-il avec une sorte de grimace.

— Il ne me reste plus rien, c'est cela ?

— Votre père a trop investi dans ses recherches vous le savez et n'a pas toujours été prudent.

— Je vous en prie, évitez de critiquer ce qu'il a fait ou n'a pas fait, je pense qu'il a laissé à l'Université d'Oxford des travaux qui serviront pour les générations futures.

— Vous avez mené une vie bien étrange pour une jeune femme, dit-il en caressant d'un doigt son long nez osseux, votre mère décédée quand vous étiez enfant, aucune amie de votre âge... collaboratrice de votre père,